

fatigues d'une administration vigilante; mais ils furent amollis par le repos et par l'abondance; mais ils s'endormirent dans leur sérail et dans les bras des courtisannes; mais ils souffrirent que de vils eunuques reprissent un ascendant qui avait causé tant de désastres. Ces causes réunies brisèrent un sceptre étranger qui donnait des lois depuis quatre-vingt-dix-neuf ans.

La famille de Gengis-Khan avait agrandi la Chine du Laotoung, limitrophe de la grande muraille, et cette vaste possession resta attachée à l'empire, après même qu'il eut recouvré sa liberté. Un vice-roi qui gouvernait la province se permit, vers l'an 1620, de vexer quelques hordes de Mantchoux, campés au nord de son département, brûla leurs cabanes, enleva leurs troupeaux, et voulait les réduire à abandonner les tombeaux de leurs ancêtres.

Ces barbares, divisés jusqu'alors en plusieurs tribus, se réunirent sous un seul chef. Tai-Tsou se montra digne du choix qu'on avait fait de lui. Son esprit se monta dans l'instant sur son nouveau rang. Dédaignant une vengeance inutile, il pénétra dans les contrées ennemies qui étaient le plus à sa convenance, se les appropria et s'y établit solidement. Tandis qu'il faisait des conquêtes dans le nord, le rebelle mandarin Li-Tching poussait dans le midi les siennes jusqu'à Pékin. L'imbécille empereur Hoai-Tsang, ne trouvant ni dans sa tête ni dans ses conseils des res-

sources contre la situation désespérée ou la faiblesse de son gouvernement avait jeté les affaires, termina de sa propre main des jours coulés dans l'opprobre. Sa superbe dépouille fut quelque temps déchirée et ensanglantée par les deux armées qui l'avaient conduit au tombeau. Mais en 1644 la victoire et l'empire restèrent enfin sans partage aux Mantchoux, plus unis, plus forts, plus belliqueux que leurs concurrents.

Cette invasion sembla moins subjuguier la Chine que l'augmenter d'une portion considérable de la Tartarie. Bientôt après elle s'agrandit encore par la soumission des Mogols, célèbres pour avoir donné des maîtres à l'Indostan et à la Chine même. Une révolution si extraordinaire était à peine finie, que l'empire vit s'élever un nouvel ennemi qui pouvait devenir dangereux.

Les Russes, qui vers la fin du seizième siècle avaient conquis les plaines incultes de la Sibérie, arrivèrent vers l'an 1657 de désert en désert jusqu'au fleuve Amour, où ils trouvèrent les Chinois déjà établis à Albazin. Ce fort devint un sujet de discorde. Les hostilités devenaient tous les jours plus vives et plus meurtrières, lorsque les plénipotentiaires des deux cours parvinrent à se concilier en 1689. La rivière Kerbetchi et le fleuve Argoun furent les limites arrêtées dans les conférences. On autorisa les sujets des deux empires à commercer ensemble. Mais ce ne fut que trois ans après que la cour de Moscou obtint la liberté

xviii.
Démêlés des
Russes et des
Chinois dans
la Tartarie.

d'envoyer des caravanes à Pékin, dont les étrangers avaient été constamment éloignés avec des précautions très-mystérieuses. Il fut aisé de voir que les Tartares, qui s'étaient pliés aux mœurs et au gouvernement de la Chine, s'écartaient de ses maximes politiques.

xix.
La Russie obtient la liberté d'envoyer des caravanes à la Chine, et s'ouvre d'autres voies pour le commerce des Indes.

Cette condescendance n'adoucit pas les mœurs des Russes. On ne fit plus d'échanges avec ces barbares sur la frontière; et la caravane royale, qui se permettait la même férocité dans la capitale, fut également proscrite.

L'ambassadeur Sava fut assez habile ou assez heureux pour rendre en 1727 à la Russie un commerce dont elle se promettait de grands avantages; mais on mit à cette faveur quelques modifications. La cour de Pétersbourg fut de nouveau autorisée à envoyer de trois en trois ans une caravane à Pékin, mais sous la condition qu'elle ne pourrait être composée que de deux cents hommes. Cette stipulation a été fidèlement observée dans les caravanes de 1728, 1732, 1737, 1741, 1746 et 1755, les seules qui aient été expédiées. En 1762, Catherine II renonça par un édit solennel à ce privilège; et ce sacrifice qu'elle faisait à ses peuples ne devait pas lui coûter beaucoup.

Avant cette renonciation, il partait de temps en temps de Pétersbourg une caravane qui, après avoir traversé des déserts immenses, était reçue sur la frontière de la Chine par quelques centaines de soldats qui l'escortaient jusqu'à la capitale de

l'empire. Là tous ceux qui la composaient étaient enfermés dans un caravansérai, où ils étaient obligés d'attendre que les marchands chinois vissent leur offrir le rebut de leurs magasins. Leur traite ainsi consommée, ils reprenaient la route de leur patrie, et se trouvaient sur les bords de la Baltique trois ans après en être partis.

Dans le cours ordinaire des choses, les mauvaises marchandises qu'apportait la caravane n'auraient eu que peu de valeur. Mais comme ce commerce était pour le compte de la cour, et que la vente s'en faisait toujours sous les yeux du souverain, les moindres objets acquéraient du prix. Être admis à cette espèce de foire était une grâce que le despote n'accordait guère qu'aux gens en faveur. Tous voulaient se montrer dignes de cette distinction. On y réussissait en poussant follement les enchères, et en faisant placer ainsi son nom sur la liste des acheteurs. Malgré cette basse émulation, les objets offerts étaient si peu importants, que leur produit, la consommation de la cour prélevée, ne passait que très-rarement cent mille écus.

Le même traité qui réglait ces caravanes régla le commerce des particuliers. Antérieurement aux troubles, il leur était permis de porter leurs marchandises sur la partie des frontières où ils pouvaient espérer de les mieux vendre. En 1727, on les borna à deux marchés, Zouroukhaitou et Kiakhta.